

## UNE AUTRE PETITE FOLIE COLLECTIVE : L'ARITHMOMANIE DE TRISTAN TZARA

« Petite folie collective d'un plaisir sonore », c'est ainsi que Tristan Tzara qualifie le proverbe dada<sup>1</sup>. Étendant le propos, j'aimerais aujourd'hui m'intéresser à une autre forme de folie collective — du moins je la crois telle — à laquelle le fondateur de dada s'est adonné sur le tard, celle qui consiste à associer les chiffres et les lettres, à dénombrer systématiquement et de diverses manières toutes les lettres employées dans un texte, littéraire de préférence.

Ce n'est évidemment pas une folie qu'on enferme. Elle a été pratiquée de tous temps par une catégorie particulière de la population, ces individus que l'on nomme poètes, et elle a été approuvée par ceux qui, d'abord, les écoutaient, puis se sont mis à les lire et enfin à compter les syllabes sur leurs doigts. Toujours et dans toutes les civilisations, on compte le nombre de pieds, de syllabes, de vers, de strophes, etc.

Ce couplage qui, au fond, ne va pas de soi, cette association des chiffres et des lettres, provient certainement du fait que les anciens Grecs, les Hébreux aussi, n'avaient d'autres signes que les lettres de l'alphabet pour noter leurs chiffres. À l'instar de Pythagore, certains ont pu considérer que « les nombres sont pour ainsi dire le principe, la source et la racine de toutes choses », et n'ont pas hésité à trouver un rapport magique entre les lettres et les nombres. Mais c'est là un tout autre sujet, qui nous éloignerait par trop de notre propos.

On pouvait penser que l'invention du vers libre et l'avènement de la poésie moderne allaient rejeter toutes ces pratiques aux oubliettes de l'histoire littéraire. Or, quel ne fut pas l'étonnement général de voir, dans un premier temps, Aragon prôner le retour à la rime dans la poésie nationale de la Résistance, puis, une vingtaine d'années après, de manière un peu plus discrète, d'apprendre que Tristan Tzara, le chantre de la liberté absolue en matière artistique, consacrait la dernière partie de son existence à la recherche des anagrammes dans la poésie de Villon (et, accessoirement, dans les œuvres de Rabelais) selon un principe, qu'il voulait absolument rigoureux, de symétrie ! Il me semble qu'une telle démarche s'appliquant à la poésie formelle relève de ce que le poète lui-même envisageait comme une pathologie généralisée.

C'est en 1903, dans un traité consacré aux obsessions psychiques que Pierre Janet propose de distinguer comme une catégorie particulière les obsessions arithmétiques :

« La manie des chiffres, *l'arithmomanie*, nous paraît mériter par son importance clinique et par sa fréquence de former un groupe à part [...] : le besoin de précision fait que les malades se prennent de passion pour les idées qui ont la réputation d'être particulièrement précises, les idées mathématiques, ou plutôt les plus simples d'entre elles, les nombres<sup>2</sup>. »

Recensant divers cas concrets, il sépare les individus scrupuleux, qui éprouvent le besoin de dater et de chiffrer chaque événement de leur vie, de ceux qui affectent une certaine valeur, souvent magique, à des nombres déterminés, de ceux qui, compulsivement, comptent tout ce qui les entoure, et particulièrement les mots. Enfin, il s'étend davantage sur ceux qui procèdent à des opérations plus complexes, pour conclure : « l'arithmomanie n'est pas une obsession spéciale, une idée fixe isolée, c'est une manie mentale, une sorte de besoin pathologique de précision qui peut s'appliquer à toutes les obsessions, et même à des idées quelconques<sup>3</sup>. »

---

1. Tristan Tzara, *Œuvres complètes*, Flammarion, t. I, p. 411.

2. Pierre Janet, *Les Obsessions et la psychasthénie*, F. Alcan, 1903, p. 118.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 119.

Suivant la suggestion d'Alain Chevrier, j'aurais pu utiliser la terminologie de l'illustre Charcot traitant, en 1885, de l'onomatomanie. Elle est définie par les dictionnaires comme une « obsession portant sur un ou des mots (peur d'oublier un mot ; préoccupation de lire ou d'entendre un mot auquel on attache une valeur magique ; obsession-impulsion à prononcer un mot). » Mais il me semble que le terme « arithmomane », plus répandu, est plus en rapport avec ces calculs mathématiques, ce souci de rigueur caractérisant le travail inachevé de Tzara.

De quoi s'agit-il chez celui-ci ? À la fin de 1959, les journaux annoncèrent sa découverte, une véritable bombe selon lui. En trouvant mille six cents anagrammes cachées dans les vers du *Lais*, il avait percé « le secret de Villon », l'omniprésence de Catherine de Vausselles, la femme qui l'avait bafoué, et, accessoirement, il lui restituait le poème anonyme de *L'Embusche Vaillant*.

On savait de longue date, par l'édition Foulet, qu'une anagramme se dissimulait dans le texte, permettant de lire le nom d'Itiers Marchant sous ce vers : « Qui est remply sur les chantiers ». Dès lors, Tzara, qui préparait depuis plusieurs années une édition critique du *Testament*, donne une double lecture de la strophe en question. Lisant et liant les mots sous les mots, il considère que Villon désigne cryptiquement son rival en amour, dont l'objet, à n'en pas douter, est Catherine de Vausselles. Cependant, la preuve lui manque, que seules les anagrammes pourront lui fournir.

Il reprend donc sa lecture, cherchant les anagrammes dissimulées dans chaque vers. Sans l'ombre d'un succès, avoue-t-il, jusqu'au jour où il a l'heureuse idée de rendre opératoire la découverte de Foulet en posant une règle mathématique : les anagrammes devront être symétriques, c'est-à-dire que les lettres utilisées devront se répondre par rapport à un axe de symétrie imaginaire et mobile, ainsi :

QUI EST RAMPLY SUR LES CHAN-TIERS

3      1                  4      2

devient, en posant les lettres sans espace ni ponctuation et en se référant au manuscrit de Villon :

QUIESTRAMPLYSURLECHANTIER

++++++00+      +00++++++

Cette règle de symétrie est assortie d'une particularité : les anagrammes peuvent être continues ou discontinues.

Dès lors, muni d'un principe (presque) rigoureux, qu'il considère comme le garant de sa scientificité, il peut partir en quête du texte dissimulé par ce jongleur de mots qu'était Villon. Moyennant certaines licences graphiques, conformes à l'usage de l'époque, et toujours en appliquant sa règle étalon, les anagrammes surgissent à foison : 769 pour les 320 vers du *Lais*. C'est dire qu'elles sont très nombreuses, allant jusqu'à huit pour un même vers, ce qui autorise autant de lectures différentes de chaque huitain. La véritable clé lui est fournie par la strophe CXXV, où le vers :

QUANT CHICANER ME FIST DENISE

révèle la présence de Catherine, confirmée par le vers suivant qui fournit son patronyme, Vauselle.

La suite est facile à se représenter : Tzara passe le plus clair de ses jours à pourchasser les anagrammes, soit chez lui, dans son bureau, soit même en déplacement, dans l'autobus, au café, les notant sur une enveloppe usagée, un carton d'invitation, n'importe quel bout de papier lui tombant sous la main. Les découvertes sont inépuisables et viennent heureusement donner cohérence au « rommant » de Villon, à l'image que Tzara s'est faite de son frère en poésie lorsqu'il préparait son édition critique.

Mais chaque nouvelle trouvaille l'oblige à reporter la remise du manuscrit à son éditeur. Ce dernier finit par se lasser et refuse un ouvrage de plus en plus coûteux à composer, qui prend des proportions considérables. En dépit d'un procès qui lui donne gain de cause, le livre ne paraîtra pas de son vivant.

L'édition que j'ai pu en procurer en 1991 compte exactement 1 235 anagrammes, soigneusement exploitées et commentées. Le jeu aurait pu se poursuivre, non pas indéfiniment, mais trois fois plus longtemps, comme l'a démontré Michel Bernard à l'aide d'un programme informatique incontestable<sup>4</sup>.

Je ne discuterai pas ici la pertinence des découvertes de Tzara, la lecture renouvelée qu'il nous donne de Villon, les attributions qu'il se permet tant pour Villon que pour Rabelais, ni les raisons qui l'ont conduit à se transformer en savant médiévisse. L'étonnant n'est pas, à mes yeux, que l'ancien dadaïste se soit intéressé si longtemps à Villon, ni qu'il se soit livré à la recherche anagrammatique. Sa rupture radicale ne l'a jamais empêché de lire et d'aimer les poètes du passé, et sa propre pratique de la poésie, notamment durant l'Occupation, l'avait familiarisé avec les procédés de contrebande, pour parler comme Aragon.

Le plus surprenant, c'est que Tzara ait recours à un modèle mathématique pour lire la poésie en profondeur. Là encore, on pourrait alléguer sa formation initiale, ses compétences dans ce domaine. Mais on n'expliquera pas les libertés qu'il s'accorde dans l'élaboration du système et surtout dans son application. Ce que l'on comprend encore moins, c'est qu'il ait passé outre aux doutes très modestement exprimés par un authentique mathématicien, M. Puisségur<sup>5</sup>, s'appuyant sur le calcul des probabilités et lui démontrant, à partir de ses propres règles et licences, que le système anagrammatique découvert chez Villon ne pouvait être que le fruit du hasard. Pour lui, toutes les anagrammes relevées dans l'histoire des lettres ne sauraient résulter du hasard, à plus forte raison les anagrammes symétriques, alliant, chez celui qui s'y adonnait, l'adresse verbale à la rigueur mathématique.

Tout en apportant d'abondantes informations sur les conditions sociologiques des poètes au Moyen Age, sur leurs modes de production, sur les contraintes qu'ils devaient dominer, Tzara ne s'est pas demandé comment Villon, par exemple, pouvait utiliser ce système anagrammatique, et surtout comment ses lecteurs faisaient pour décoder le sens caché de ses poèmes, en rire ou s'en offusquer jusqu'à vouloir l'assassiner. Ce manque d'explication concrète ne laisse pas d'étonner de la part d'un esprit soucieux de ne rien concéder au hasard.

Pour conclure, sans minimiser l'apport de Tzara dans ce renouvellement des études médiévistes, sans davantage mettre en cause la recherche anagrammatique dans son principe, je pense que sa systématisation à l'aide d'un mannequin mathématique relève d'une obsession particulière, telle que Pierre Janet l'a décrite. J'en trouve une variante purement linguistique chez Ferdinand de Saussure, dont la recherche paragrammatique dans la poésie latine aboutit aux mêmes résultats, laissant ses commentateurs les plus bienveillants tout aussi perplexes. Dans les deux cas, l'investigation était sans limites, elle ne pouvait aboutir à un texte satisfaisant, immédiatement publiable parce qu'elle ne pouvait résoudre toutes les objections que le chercheur se faisait à lui-même, en dépit de son obsession démonstrative. Reste cette petite folie collective d'un plaisir sonore !

Henri BÉHAR

---

4. Michel Bernard, « Le secret de Villon à l'épreuve de l'ordinateur », *Romania*, n° 449-450, t. 113, 1992-1995, p. 242-252.

5. Sur ce mathématicien, voir Tzara, *OC V*, p. 526 et la note afférente.